

Rose était assise dans un fauteuil à coussins. A mon apparition, elle me sourit avec une expression de béatitude céleste, en remerciant Dieu de lui avoir fait la grâce de triompher de la mort jusqu'à ce jour;—mais, moi, quoiqu'elle voulût m'arracher des paroles de joie, je ne pouvais parler, et je tenais mon regard fixé sur elle, avec une admiration stupide...

Je ne sais ce qui se passa en moi. Cette robe de noces, d'une blancheur immaculée, emblème de l'absence du corps matériel; cette couronne de mariée, blanche comme la neige, que mon imagination nimbait de rayons comme la couronne lumineuse d'une sainte; ces yeux, si vagues et si profonds, qu'ils semblaient me regarder du fond de l'éternité; la beauté mystique et surnaturelle de Rose en ce moment, égaraient mes sens. Ce n'était pas le corps de Rose qui était là, devant moi dans ce fauteuil; non, elle n'avait plus rien de terrestre: c'était son âme, son âme bienheureuse, qui était descendue du sein de Dieu pour remplir une promesse chère!

Quel devait être l'étonnement des assistants! Rose pénétra le trouble de mes sens, et se réjouit de me voir si plein d'espoir et de foi. Tandis que chacun se faisait violence pour ne pas pleurer, et que quelques-uns se détournaient pour cacher une larme furtive, nous nous sourions l'un à l'autre, comme si le ciel s'ouvrait à nos vœux, où brillaient le bonheur et le ravissement...

La voix du maire, qui s'était approché, tenant un écrit à la main, pour nous lire le texte de la loi, m'arracha violemment à ma douce extase. Rose, à qui mon exaltation avait prêté